

ANNE GENEST

STANKÉ

# LE DÉNUÈMENT





**ANNE  
GENEST**

# **LE DÉNUEMENT**

**STANKÉ**



PREMIÈRE PARTIE  
NUEMENT



## Du chaos naît la couleur



Si Marie était entrée dans l'atelier, comme elle en avait l'habitude, elle aurait aperçu Marius accroupi, le visage entre les mains, les paupières closes, les joues mouillées. Marius, rompu, brisé. Le tableau sur lequel il travaillait, non pas debout, mais couché sur le plancher. La surface peinte orientée vers le haut. On aurait dit que le canevass rêvassait en observant la forme des nuages. Ici et là, des éclaboussures de peinture défiguraient l'œuvre.

Le corps nu de Marie était méconnaissable. Au lieu des tons clairs, une bouillie rouge maculait la toile. Un pot de peinture renversé.

Il devait l'admettre, elle ne reviendrait pas. Les toiles promises à la galerie d'art ne seraient pas livrées. Myriam, son ancienne femme, ne verrait pas l'exposition. Les amis ne seraient pas conviés. Tout ce temps où il s'était isolé, où il racontait travailler à ce projet, passerait pour de la foutaise.

Myriam lui reprochait de ne rien faire qui vaille. Pour la reconquérir, pour la charmer, il avait voulu

réincarner celui qu'il avait été autrefois, lorsqu'ils s'étaient rencontrés, trente ans plus tôt. Les arts visuels les passionnaient. Ils fréquentaient le même cours donné le soir, au cégep. Elle désirait devenir médecin. Lui hésitait entre la peinture et la sculpture. Ils avaient formé un couple, vécu ensemble, fondé une famille. Après la naissance de leur fille, il s'était trouvé un emploi en épithésie, au même hôpital qu'elle, devenue oncologue. Tandis qu'elle faisait subir des traitements aux corps affectés, il soignait les apparences, offrant, souvent aux mêmes patients, des prothèses qu'il façonnait, imitant l'œil, le nez, l'oreille manquants. Myriam côtoyait l'horreur au quotidien, annonçait la mort. La peau qui se colore, l'apparition d'un grain de beauté, un lymphome, une fatigue ; d'infimes détails faisaient de Myriam une clairvoyante.

## Ligne de flottaison



De but en blanc, elle avait annoncé à Marius qu'elle le quittait. Non, ce n'était pas la crise de la cinquantaine. Une sorte de lassitude s'était installée. Une déprime qu'elle avait choisi de traiter secrètement en se mettant au sport ; à la natation.

Quand elle avait enlevé son sarrau et qu'elle était apparue en maillot, à égalité avec tant d'autres, elle avait eu l'impression de retrouver celle qu'elle avait été autrefois, enfant, peut-être, quand elle se baignait dans le lac, très tôt le matin, sans contraintes, dans cette eau d'abord saisissante, puis enveloppante. Seul le flottement, le mouvement, devenait important. Elle n'était plus oncologue, mais quelqu'un de simplement vivant, qui se frayait un chemin à coups de brasse. Une sorte d'engrenage s'activait. Plus elle nageait, mieux elle réfléchissait.

Les matins où elle s'entraînait, elle quittait tôt le lit, enfilait son maillot, cette nouvelle peau, n'avait d'autre choix que de se mettre en route vers le

complexe aquatique où elle était membre, s'engageant ainsi à intégrer cette récente forme d'activité à son agenda. Elle attrapait le sac de sport préparé la veille, traversait la maison plongée dans l'obscurité, la même noirceur l'accueillait dehors. Il lui fallait dégivrer le pare-brise, mettre en route le moteur, parcourir le quartier. Elle bâillait tandis que les essuie-glaces chassaient les derniers flocons. Devant elle, une couche blanche recouvrait le moindre détail. Enfin, le bâtiment apparaissait, sa carrure vitrée. Une lumière déterminée dessinait autour du lieu des éclats de clarté. Elle se garait, franchissait le stationnement à grandes enjambées, pour ne pas perdre de temps. Au passage de sa carte, les tourniquets s'actionnaient. Elle se hâtait.

Sous les néons du vestiaire, les corps avaient l'air blêmes. L'éclairage peu flatteur lui rappelait la pigmentation de l'épiderme de ceux et celles qu'elle traitait en chimiothérapie. Pour chasser cette image, elle procédait aux étapes suivantes de façon mécanique. Elle plaçait ses effets dans le casier, répétait le numéro qui l'identifiait, arpentait le corridor en grelottant, simplement vêtue de son maillot et d'une serviette attachée à la taille. Ensuite, elle passait rapidement à la douche. Devant le miroir du lavabo, elle vérifiait son apparence masquée par le port d'un affreux bonnet de bain et de lunettes de natation. En soupirant, elle se disait qu'il fallait ce qu'il fallait. Puis elle longeait la piscine, déposait sa serviette sur un banc, choisissait le couloir réservé aux nageurs lents, s'efforçant d'éviter de se retrouver dans celui des athlètes stressés, équipés de montres calculantes.

Ce que Myriam désirait, c'était un flottement, en dehors du temps. Dans l'eau, la lourdeur déposée en elle par le passage de ses journées à l'hôpital se diluait. Les paroles graves énoncées perdaient de leur importance. Elle oubliait les corps souillés, la prolifération des cellules cancéreuses. Son esprit se purifiait. Une fois la séance de natation terminée, elle reprenait son rôle, sa façon de prononcer des mises à mort avec naturel.



Sans même s'en apercevoir, elle devint une nageuse confirmée. D'abord, elle s'imposa deux jours de natation par semaine. Les cases du mardi et du jeudi furent marquées d'une croix au calendrier affiché dans la cuisine, près du réfrigérateur. Peu à peu, elle ajouta des séances, ce qui fit en sorte qu'elle fréquentait maintenant la piscine du lundi au vendredi, sans y déroger. L'envie de se refaire une santé prit la forme d'une obsession. C'était devenu une nécessité pour aller mieux, pour affronter le reste. Ce n'était pas une quête de minceur. C'était un désir de bonheur.

Elle se déplaçait à la surface de l'eau discrètement, en tentant d'ignorer les autres. Nager lui permettait de faire le vide avant les exigences de la journée.

Depuis peu, elle percevait autrement sa profession, et l'ensemble de sa vie, d'ailleurs. Depuis cette ménopause, depuis ce corps mis à l'épreuve. Depuis son coup de vieille, les traces de l'âge sous forme

de rides qu'elle faisait corriger non plus seulement avec des crèmes, mais aussi avec des injections, des chirurgies, des traitements qui ponctuaient son agenda, lui volaient du temps. Cette conscience de faire partie d'une mécanique d'usure avait fini par l'atteindre. Non, elle n'était pas en paix avec son travail, ne l'était plus. Les traitements qu'elle prescrivait lui semblaient maintenant funestes.

Quand elle avait choisi cette branche de la médecine, c'était dans l'optique de faire avancer la science, d'être partie prenante d'un cursus d'études exigeantes. Les bourses offertes l'avaient séduite. Professionnellement, c'était stimulant. Mais au bout d'une vingtaine d'années au département de cancérologie, son rôle était devenu avilissant. L'idée de la mort vivait avec elle. Elle se laissait envahir par l'effroi des patients, leur panique. Leur terrible maladie l'empoisonnait.



Ce matin-là, en cherchant à entrer dans le complexe sportif, elle buta contre une porte close, tenta de pousser ou de tirer la poignée en imaginant que l'impossibilité de pénétrer dans le bâtiment découlait de son manque de force. Il lui fallait actionner le mécanisme correctement.

Au moment où elle envisageait la possibilité de se faufiler par une autre entrée, elle se retrouva nez à

nez avec un nageur. En apercevant Myriam, il retira sa capuche, révélant une chevelure dense et bouclée. Elle pensa alors qu'il était dommage de cacher cette chevelure-là sous un bonnet de bain, effaçant ainsi toute la désinvolture qui l'auréolait.

L'homme se frotta les paupières comme s'il venait d'être tiré du lit. Il portait sur la joue une marque d'oreiller, le souvenir d'un rêve. Son manteau avait été mis à la hâte, à moitié boutonné, de sorte qu'un côté semblait plus haut que l'autre. Sa silhouette, dominante, se détachait nettement de celle de Myriam, minuscule, fine et nerveuse. Il s'affaissait légèrement, comme s'il voulait se soustraire à sa hauteur.

Des traces de doigts floutaient ses lunettes. Elles rendaient l'échange de leurs regards nébuleux. Myriam imagina comment le monde devait lui apparaître par l'intermédiaire de ce verre voilé. Avait-il l'impression de marcher dans une réalité brumeuse ? Est-ce que la dureté du réel lui semblait atténuée ?

Il les enleva et les nettoya avec le tissu de son chandail. Après quoi, il cligna des paupières. Le bleu de son regard évoquait le calme d'un grand bassin. Il se frotta de nouveau les yeux et formula à voix haute ce que Myriam venait de réaliser tout bas : c'était lundi de Pâques, jour férié, jour fermé.

## Le bas



À bien y penser, Marius aurait préféré déménager au troisième étage. Ainsi, il aurait eu pour horizon les rameaux d'un grand pin blanc. De sa fenêtre, il aurait vu le ciel. À hauteur d'arbres, tout est plus beau. Mais au début de l'été, lorsqu'il avait signé le bail du logement, il s'était attardé aux aspects pratiques d'habiter le bas. L'idée d'avoir à monter des marches lui déplaisait. Il ne se voyait pas revenir de l'épicerie, les bras chargés de sacs, devoir ensuite grimper les étages, à bout de souffle, avec des paquets lourds. Des escaliers, il n'y avait que cela dans son ancienne vie. Trop de pièces, trop d'espaces, trop d'objets. Marius rêvait d'arriver directement chez lui.

Habiter au rez-de-chaussée signifiait qu'il avait une vue sur l'asphalte, les pots d'échappement, le passage des voitures, les allées et venues des autres locataires. Il connaissait précisément leurs horaires, ce qui rythmait leurs vies. Comment certains démarraient leur foutue bagnole trop tôt dans l'aube, dans laquelle

ils s'enfermaient alors que la nuit était encore chargée d'ombres. Il entendait leurs pas endormis, l'ouverture rude de la portière suivie du claquement, du choc de la captivité. Les mêmes pas résonnaient le soir dans la pénombre. Toute une vie avalée par des heures de travail. Il avait fait partie de cela : de cette sorte de danse, de valse, entre le boulot et les rares moments chez soi.

Depuis qu'il avait encaissé l'annonce de la séparation avec Myriam, sa femme – son ancienne femme –, ses habitudes se résumaient à bien peu de chose. Les gens bougeaient à sa place. Il préférait l'inertie. C'était un peu comme s'il ne vivait plus. Il était vivant, certes, mais autrement ; il observait le passé avec étonnement.

En vidant les cartons, il était tombé sur le matériel qu'il avait mis de côté vingt ans plus tôt, après la naissance de Laurie. Il s'était résolu à tout laisser derrière lui lorsqu'il était devenu épithésiste. Le temps lui manquait pour créer, et Myriam préférait qu'il exerce un « vrai métier ». Son emploi lui permettait encore un peu de créativité et un certain souci du détail. Mais en retrouvant ses pinceaux, il avait compris qu'une part de lui-même avait été en sommeil depuis tout ce temps. Ironie cruelle, c'est la rupture qui lui rendait ce qu'il avait perdu. Il redevenait l'artiste d'autrefois. Plus vieux, évidemment, et plus amer, mais enfin libre de peindre.

La fenêtre où il s'était installé lui offrait un calme inattendu. Rien ne s'agitait. Pas même les écureuils, principaux locataires de l'ancienne remise qu'ils

rongeaient. Marius aurait pu représenter leur va-et-vient, mais il cherchait mieux.

Une femme apparut, menue, se tenant sur la pointe des pieds, à la façon éthérée d'une danseuse. Parce qu'il craignait qu'elle ne disparût, il retint son souffle, immobile. Le moindre faux pas aurait pu briser cet instant : un geste maladroit, un éternuement. Il aurait voulu s'effacer pour mieux la voir. Même la lumière s'accrochait à ses cheveux, les traversait comme un vitrail. La clarté pâlisait sa tête, ses traits, estompait peu à peu son expression.

Avec une force étonnante, elle renversa l'un des bacs de recyclage. Tandis qu'elle fouillait, sa silhouette disparut presque entièrement à l'intérieur du contenant. Lorsqu'elle en ressortit, elle exhiba des canettes qu'elle plaça aussitôt dans l'un de ses sacs. Puis, assise sur un caisson, elle se mit à balancer les jambes comme l'aurait fait un enfant.

Elle sourit. Et parce que cela faisait longtemps que la joie ne lui était pas arrivée, Marius laissa ses lèvres se plisser, à son tour. Il se leva pour aller chercher d'autres canettes à déconsigner. Puis s'avança vers cette femme, doucement. Elle ne sursauta pas.

— Je m'appelle Marie, dit-elle modestement.

— Et moi, Marius.

De nouveau, elle sourit, et ce sourire-là devint à la fois le deuxième et le premier que lui offrit Marie.

Ils s'appellent Marius et Myriam. Lui reconstitue les visages abîmés, elle répare les corps malades. Marius est peintre et épithésiste. Myriam, oncologue. Tous deux font face à des ruptures décisives qui bouleversent leur trajectoire.

Il peint dans l'espoir de regagner sa place auprès d'elle. Elle nage pour se libérer. Entre eux, une absence : Marie, femme marginale, modèle disparue. Pour achever sa série de tableaux – et peut-être reconquérir Myriam –, Marius part sur les traces de Marie. À travers le paysage urbain, de squats en banques alimentaires, il remonte le fil d'une disparition qui ébranle ses repères.

*Le Dénuement* interroge le manque sous toutes ses formes, explore les liens entre création et réparation, amour et émancipation, dans un monde où tout peut basculer.



Anne Genest se passionne pour la littérature et la course à pied. L'élan nourrit sa créativité. Elle s'intéresse à la fois à l'intime et au social, et écrit pour révéler ce qui échappe au regard, dans une langue aussi sensible que singulière. *Le Dénuement* est son troisième roman.

